

Hervé Broquet – Le temps des coquelicots

J'ai toujours eu l'impression de vivre en haute mer, menacé, au cœur d'un bonheur royal.

Camus : L'été, la mer au plus près.

*Ce n'est rien d'autre qu'une aventure
Ta petite histoire, et je te jure
Qu'elle ne mérite pas un sanglot
Ni cette passion... des coquelicots !*

*Comme un petit coquelicot.
Paroles de R. Asso, musique de C. Valery
interprétées par Mouloudji (1951).*

1.

Pour vous, je ne suis rien ! Quelques mots jetés sur une page, un titre qui a retenu votre attention, un corps mouillé sur la grève. Pour moi, vous êtes une bouteille à la mer, un phare dans la tempête, un vivant en devenir.

J'ai un élan pour l'océan, ses grandes échappées, ses courses à pas de géant, sa vie grouillante, ses mouvements longs ou terribles, son flot qui vient le nourrir du plus infime ruissèlement. Il y a là comme une image de l'existence.

Je vous rassure immédiatement, j'aime les histoires peintes aux pastels du bonheur. Pour y arriver, il suffit que la vague soit recueillie à temps par le sable, le mouille, le pénètre et s'efface en lui. Mélange de couleurs qui s'opèrent au quotidien.

2.

Quand la mécanique s'est elle mise en place ? Nul ne le sait avec exactitude. Il y a une vie, il y a un mois peut-être. Dans cette hypothèse, cela m'amènerait à ces temps baignés de rouge des fêtes de Noël. Bonheur de la turbulence des jours que l'on vit dans l'innocence la plus totale. On ouvre bruyamment une parenthèse, on dénonce les contraintes du quotidien tout en étant heureux d'y participer. Je suis le tempo sous un mode « forte ».

3.

Nuit du 24 au 25 janvier. Vinciane, mon épouse, me réveille, elle s'inquiète, je suis pris de tremblements et elle a eu les plus grandes difficultés pour me réveiller. Les services de secours en ligne disent que je rêve, et je finis par lui demander de me laisser dormir. Dans quelques heures une longue journée m'attend. J'en parcours une moitié. Vinciane insiste, reviens te faire examiner, elle a raison : j'ai fait une grosse hémorragie cérébrale. Pendant deux jours je serai ailleurs. L'habituelle permanence de l'amour doit nous inviter à la quotidienne vigilance du bonheur.

4.

Je ne lis plus que lettre par lettre, puis j'associe les sons et enfin je construis un mot. A ce rythme, il me faut près d'une minute pour déchiffrer un terme de longueur moyenne. « Anticonstitutionnellement » relève de la discipline olympique. C'est insupportable. La logopède me demande de citer le maximum d'animaux en une minute, j'arrive à en nommer ...trois ! Heureusement, je sais écrire et paradoxalement les concepts pointus ne m'échappent pas. Assurément, le bonheur c'est de s'appartenir, c'est d'être, c'est de participer au monde.

5.

Je récupère vite et bien. Mon fils de cinq ans me redonne quelques fondamentaux. Les examens sont positifs. Je m'accorde de longues semaines de congé pendant lesquelles je peux enfin finaliser calmement tous mes projets d'écriture. Le bonheur, c'est d'avoir du temps pour soi et pour les siens. Je reprends mes cours, c'est une fête partagée. Malgré cela, je couche sur papier quelques dispositions de base, juste au cas où, comme une sorte de mauvais scénario que je me joue.

6.

Sur l'air de tout va pour le mieux (officiellement) mais rien ne s'améliore (réellement) je quitte l'hôpital, après un « dernier » examen, le cœur léger. Moi qui fais attention à mon poids, je m'offre même une glace. Le bonheur, c'est l'insouciance retrouvée, les larmes de joie de Vinciane, les vacances réservées... Trois semaines de no man's land.

7.

Je vais chercher mon petit dernier à l'école, le GSM sonne, j'écoute, je raccroche, nous sommes le 18 mai. Le diagnostic est tombé : tumeur au cerveau. Il y a urgence,

il faut m'opérer dès le vendredi suivant. Je ne suis même pas surpris, encore moins KO, je m'y attendais. Chose étrange, l'intervention chirurgicale qui, avec l'erreur judiciaire, est une de mes deux phobies ne me fait pas peur. La semaine est intense. Avec Jonathan, mon bras droit, nous continuons à tout préparer pour que mes engagements soit tenus. Le dimanche, mon éditeur m'apporte mon dernier manuscrit « *Carnet d'un lapin en peluche* ». Il s'agit d'un recueil de textes plus intimes que j'ai dédié à mes enfants, écrire c'est dire pour les autres, tous les autres. De part et d'autre, l'émotion est partagée, à fleur de paupières... Merci Pierre ! Pour couronner le tout, Papa est une fois de plus alité et, pour ne pas l'alarmer, je dois biaiser. La veille de mon entrée en clinique je fais un maximum de choses : vélo, cinéma avec ma fille... Le jeudi matin, la pression exercée par la tumeur est telle que je commence à sombrer. Je dérive de plus en plus, seule la main de Vinciane me raccroche au rivage, elle est mon fil le plus tenu et mon ancre la plus forte. Le bonheur, c'est de perdre pied, de laisser la réalité ailleurs.

8.

« Tout s'est bien passé » ! Ce sont ses premiers mots. Fils et ancre sont renoués, ma pression artérielle fait un saut. Les retrouvailles seront pour plus tard... Neuf heures nous ont séparés, neuf heures d'angoisse, de sentiment de cruelle injustice et de révolte : pourquoi moi (je ne fume pas, je ne bois pas, je mange bio, je fais un peu de sport, un bilan médical tous les ans...), pourquoi nous (qui sommes si proches), quelle est la cause de ce cancer (génétique, électromagnétique, travail intellectuel, somatique... j'ai tout entendu !) ? Mouvement de colère qui, chez Vinciane, se marquera par un « à quoi bon » dont la traduction sera de manger un - mauvais - steak, alors que pour cause de vache folle nous n'en consommons plus depuis des années.

La nuit aux soins intensifs est entrecoupée de gestes techniques, de phases de sommeil et de pleurs d'un jeune enfant. Je m'en inquiète régulièrement, il y a bien pire que ce que je vis. Le bonheur est dans l'absence de douleur, dans l'humanité de ceux qui vous entourent et dans la volonté de sortir de cet endroit. Avant midi, et à la surprise générale, je serai en chambre. Avant cela, ma « barbe » devra affronter la lame d'un mauvais rasoir.

9.

Le plus difficile m'attend ! Mon méat urinaire me brûle. Il me faudra des heures de concentration douloureuse et l'appoint frauduleux de quelques centilitres d'eau en bouteille, pour remplir l'urinal à un niveau jugé acceptable. Le bonheur, c'est de pouvoir maîtriser ses fonctions de base.

10.

La semaine se déroule au mieux. Après 48 heures, je suis en costume et nœud-papillon, je me déplace beaucoup, je reçois de la visite. En un mot je vis et je refuse mon statut de malade. Opéré un vendredi, je ressors le vendredi suivant. Le bonheur, c'est de rentrer chez soi, de retrouver son lit, de se glisser dans ses draps, de dormir convenablement et de parcourir un espace familial et chaleureux. En ces ultimes minutes, nous attendons le médecin avec les dernières analyses. Le diagnostic est le plus mauvais qui soit, plus alarmant que les premières évaluations du chirurgien. Ma survie est, en théorie, limitée à quelques mois. A ce moment, le bonheur n'est-il pas de soutenir son épouse (d'autres ne peuvent bénéficier du soutien d'un ex conjoint et tremblent pour leurs enfants), de mentir aux siens, à ceux qu'on aime malgré tous les risques d'ambiguïtés ou d'incompréhensions que cela peut générer. Il me faut espérer que, dans cette course morbide dans laquelle je viens de rentrer avec papa, il finisse par franchir la ligne d'arrivée en premier ! Au moins, je lui épargnerai ma fin. Quant à maman, comment écrire l'indicible, l'anéantissement, l'incompréhension ?

11.

Petit, mes parents m'avaient emmené voir un film qui s'ouvrait sur un accident de voiture dont la course mortelle se terminait dans un champ de coquelicots. Cela m'avait marqué, presque effrayé. Je suis de manière symbolique et réelle revenu au temps de cette fleur. En quarante-cinq ans de vie combien d'aller et retour ai-je ainsi faits (étudiant je me rappelle du bus 71 et de ce lourd sac qui me sciait les doigts) ? Le bonheur est-il bien d'imaginer Sisyphe heureux ? Quand on dispose de temps, quand on gravit la colline, il n'est pas rare de faire preuve d'impatience, d'insatisfaction, voire d'irritation. Mais quand les derniers mètres approchent, c'est là que l'autre prend, plus que jamais, tout son sens.

12.

Nous nous organisons de manière très pragmatique : rendez-vous chez le notaire, le banquier, organisation de la cérémonie funèbre... Tout cela me rassure pour l'avenir et donne du sens au présent. C'est l'avantage que nous confère cette mort programmée par rapport aux décès brutaux du quotidien et aux attentats ignobles de l'actualité. Partant de points de vue différents ou de sensibilités complémentaires, Vinciane est devenue mon entraîneur de vie, alors que tout en me battant je développe une approche plus stoïcienne des choses : à ne pas me préparer à la rupture je craindrais de ne savoir, au quotidien, la tenir à distance. Pour le reste, et sans jeu de mot facile, nous faisons de l'humour noir. Le bonheur se cache-t-il dans ces fragiles équilibres ?

13.

« *Non omnis moriar* »¹ affirmait Horace. Je fais en sorte que tout ce que j'ai bâti autour de l'éducation à la démocratie puisse être pérennisé. Il reste tant à faire. Mes livres resteront au moins sous forme physique; encore faut-il qu'ils soient lus. Ce qui m'inquiète véritablement, c'est le souvenir que mon fils gardera de moi. A son âge quel passé peut-il se construire ? Alors, pour construire un maximum de ponts, je lance des grands chantiers : photos conjointes, construction d'un potager, confection de confiseries, apprentissage du jeu d'échecs... Le quotidien en condensé, en accéléré, en abrégé. A défaut de s'inscrire dans ma propre mémoire (que saurais-je des évolutions de ma fille, cette « motivée de la vie », de mes petits-enfants à venir), le bonheur c'est de participer à la mémoire des siens.

14.

Comme un saumon remonte le cours d'eau qui l'a vu naître, je passe une journée magique à Froidthier ou entre Halleux et Quarreux. Il fait enfin beau, la rivière est accueillante, l'amitié tendre et les glaces ont un parfum d'enfance. Au retour, je salue du regard cette petite chapelle nichée le long de l'autoroute qui, flanquée de ses beaux arbres, m'apparaît si délicate. Je profite de chaque moment, petit ou grand, non pas de manière un peu molle, un peu convenue ou un peu mièvre mais avec l'urgence d'un besoin pressant, d'une soif inassouvie. Chaque jour, je façonne du merveilleux, je le déniche ou je l'invente : draps frais, rayons de soleil, souper, gouttes de pluie... Le bonheur, c'est d'être en vie, bien, encore un peu, de rechercher de l'information et parfois de l'espoir².

15.

Je viens de prendre conscience du nombre de séries médicales diffusées à la télévision. Je m'en explique difficilement le pourquoi. Il m'est toujours loisible de formuler quelques hypothèses mais je n'y vois, en la circonstance, que peu d'intérêt. Ma réalité est autre, elle est faite d'aller-retour quotidiens vers le centre de radiothérapie. Journallement, cent soixante personnes s'y font traiter. Par moments, la salle d'attente est un bouillon quasi bruegélien. On y rit, on parle bonne bière, on y perçoit les sonorités de corps qui se vident et dans ce liquide un peu gras surnage, comme dans un tableau de Jérôme Bosch, un thorax, un sein³ ou une ésotérique et vagabonde clef⁴. En d'autres temps, c'est un consommé tiède où se donnent à voir des convives qui se saluent avec parcimonie comme si chacun de leurs

¹ Je ne mourrai pas tout entier.

² La déception qui suit est parfois d'autant plus cruelle. La prise en charge du patient gagnerait à être systématisée par des équipes pluridisciplinaires et interuniversitaires tant en amont qu'en aval des soins dispensés. Dans mon cas, j'aurais ainsi pu bénéficier d'un traitement expérimental. Qu'importe, la thérapie existe, elle me sera peut-être proposée. Haut les cœurs !

³ Il s'agit des « masques » que porte chaque malade en fonction de sa pathologie. L'appellation est utilisée par les infirmières entre elles.

⁴ Celle qui permet la mise en route du système de soin.

gestes était compté. Ici encore, la gentillesse et l'humanité du personnel médical et infirmier est remarquable. Le bonheur, c'est sentir que l'on n'est pas seul pour affronter l'épreuve, que d'autres la vivent aussi, telle cette petite fille de six ans, et que, quelles qu'en soient les modalités, un partage est possible.

16.

Deux mains me caressent doucement le visage, la conversation s'engage sur un fond de musique douce, je suis bien. Avant ma prise de sang hebdomadaire et ma radiothérapie journalière, dont le sas est baigné par le parfum douxereux d'un diffuseur, vient, chaque mercredi, le temps du massage. Vu le prix demandé (2€) je ferais presque des envieux ! Cela détend : pour une fois le corps n'est pas agressé mais mis en sens. Le bonheur réside dans cette inversion.

17.

Vinciane n'est pas contente. Elle découvre les premiers fragments de ce texte et le trouve trop orienté, comme si les choses étaient déjà jouées. Je me suis déjà expliqué sur ce sujet, mais je la comprends ainsi que ceux qui m'aiment. Vouloir, dans de bonnes conditions, prolonger le combat n'est pas antinomique du fait de regarder la réalité en face : je n'aurai jamais un cancer de la prostate, Alzheimer ou une place dans un home ! Au quotidien, ma réalité ce sont mes amis, mes parents, mes enfants et Vinciane. J'aime m'endormir auprès d'elle, lui serrer la main, la sentir comme toujours forte et complice. J'ai une confiance absolue en elle et je sais que le jour venu, telle la Parque, elle pourra faciliter en douceur mon départ. Il lui restera alors des dizaines d'années à vivre. On ne refait pas sa vie mais on la continue, on la célèbre dans tout ce qu'elle a de plus joyeux, de plus heureux, de partagé à deux. Le bonheur, mes amours, c'est de vous dire je vous aime et de vous souhaiter le meilleur.

18.

Le meilleur, c'est aussi ce que chacun se souhaite à lui-même. J'ai le sentiment qu'une vie, aussi longue soit-elle, ne se mesure pas à ses inachèvements : nous aurions tous, peut-être, pu faire ceci ou cela (acheter un petit bateau), entreprendre tel voyage (ce sera d'ailleurs le cas : je partirai bientôt pour Sydney.) ou tel cheminement (être candidat à des élections). Pas de regrets, nul remords, ils sont inutiles. Le bonheur, c'est d'avoir tenté d'être fidèle à ses engagements, d'avoir tenté de les réaliser.

19.

Allez loin, comme un impératif qui se retient, un point de suspension qui s'esquisse. La vie ne se conjugue pas à l'exclamatif présent. La distance est moins une question de géographie que de profondeur. Mais il se peut que comme un bonheur rare, introspection et localisation se mêlent dans un hymen où le poids de l'histoire, les

défis du présent et le désir d'avenir restent la signature d'Hommes debout. Merci à Giovanna et à Simon qui m'ont invité en Israël, lieu où se fécondent tant de racines. Dans ces eaux, j'ai retrouvé le bonheur simple, cette joie physique de me fondre dans une mère chaude et cristalline parmi des bans de petits poissons. Mon corps flotte, porté par l'eau qui me berce et m'endort. J'ai été, je suis, je resterai.

20.

« C'est maintenant qu'il faut reprendre vie », telle est la phrase qui ouvre *Cercle* de Yannick Haenel⁵. Cet arc-en-ciel entre deux rives, je le dois à une de mes étudiantes qui avec simplicité, gentillesse et délicatesse m'a offert ce livre. Merci pour ce cadeau, pour ce bonheur partagé, ce feu qui réchauffe. Le fait est rare, il ne m'est que plus précieux. Cet enchantement, je le dois aussi à Stéphanie Deheneffe qui allie au plus haut point intelligence, compétence et sensibilité. Merci aussi à Emile Salamon, médecin parmi ses frères humains, qui m'a fait don de « Derniers fragments d'un long voyage »⁶. Je fais mienne cette réflexion de Christiane Singer à son éditeur lors de la remise de son manuscrit : « Comme promis et dans la joie... »

21. Le bonheur, c'est aussi un mot d'enfant qui fait sourire, qui dédramatise. Ainsi, ce petit bonhomme de huit ans qui voit dans la longue cicatrice qui barre mon crâne un avantage certain pour un déguisement d'Halloween ! Magie d'une autre fête, celle de mon anniversaire qui brille d'une fraternité emprunte de chants, de danses, de douceur et de simplicité.

22.

Arrivé à l'âge adulte, j'ai appris à apprécier les coquelicots, leur diversité, leur beauté, leur fragilité, la trace qui les attachent au souvenir. Le bonheur parfois réside dans la possibilité de changer, de dépasser les images, les couleurs, d'aller en profondeur dans la texture même de la vie comme dans une photo en noir et blanc.

Lumière qui frôle l'abysse.

⁵ Nrf Gallimard, 2007, 502 pages.

⁶ Albain Michel, 2007, 136 pages.